

a fournis (art. 1816 du C.C.) et pour le voiturage qu'il a pu faire des dites valises (art. 1679 C.C.), mais ce privilège ne s'étendait ni aux boissons et cigares, ni aux verres d'huîtres consommés par d'autres que Kobolt et auxquels il payait ainsi la traite, portés au dit compte; non plus qu'aux soins du médecin que le demandeur a bien voulu payer et pour lesquels il a son recours contre Kobolt de même que pour les autres consommations légitimes, mais non contre les dites valises ni contre les défenseurs;

Considérant, que le compte du demandeur étant de \$44.45 dont pour boisson, cigares et traites d'huîtres au montant de \$23.10, ce qui laisse le montant de \$21.55 pour les comestibles, logement et voiturage que les défenseurs ont payé pour dégager leur propriété, et le demandeur, n'ayant jamais eu droit de retention des dites valises pour le surplus du dit compte, non plus que pour les soins du médecin, n'a pas de recours contre les défenseurs pour le dit surplus ni pour le compte du médecin, et il est en conséquence débouté de sa dite action avec dépens distracts à M^{re} Hector Chauvin, procureur des défenseurs.

CUBA ET LA HAVANE

(Suite).

Des riens, ils hurlent. Des pires catastrophes, ils sourient. Le mirage, le perpétuel mirage! Des intelligences remarquables, avec tout cela, un don d'assimilation prodigieux, qui leur permet de tout apprendre, de tout savoir, et, ce qui vaut mieux encore, de tout digérer. Il y a à la Havane toute une florissante littérature et artistique.

La Calle del Prado et le square d'Isabel. Un cours quelconque de ville de province avec en plus l'azur profond du ciel, la mer rougeâtre à l'horizon, et une végétation tropicale dans toute sa splendeur. Une musique militaire joue une fantaisie sur *Faust*, une sélection de la *Mascotte*, et le monde tourne, tourne, les femmes en cheveux à l'exception des grandes élégantes chapeautées "à l'instar de Paris." Pas de demi-mondaines, à la Havane: aussi au Prado tout le monde se connaît, se salue, se complimente et se déchire.

Un bal! Avec un peu d'imagination on se croirait dans le hall d'une de ces grandes maisons qui avoisinent l'Arc de Triomphe, dans le Far-West parisien. Moins de bibelots cependant et point de tentures;

des rocking-chair sur des dalles de marbre, des meubles en bois lisse de style américain. Dans les tentures, dans les ornements des boiseries se glisserait l'horrible punaise, le scorpion même, parfois. Toutes les Cubaines un peu riches ont fait leur voyage de noce à Paris; elles connaissent ou croient connaître nos mœurs. Rentrées chez elles, elles donnent des soirées. On danse enfin, non la danse colorée d'Espagne, mais non affreuses danses françaises qui semblent un exercice violent, una polka, una mazurka, et la "cuadrilla de los lanceros." J'oubliais la partie la plus intéressante de la soirée: le chant. A la Havane, comme à Toulouse, tout le monde a de la voix. Un hidalgo est fier d'un ut de poitrine (prononcer out). Il se forme des matchs à qui tiendra le plus longtemps "là out." Le piano en frémit, la salle en tremble, mais les femmes se pâment. Les hommes sont, bien entendu, en frac et constellés de diamants; les femmes en décolletage hardi et constellées de diamants vrais ou faux.

Au théâtre Tacon, une des plus vastes, des plus belles, des plus commodes salles de spectacle du monde. Cinq rangs de loges et jamais vides. Les Cubains ont la passion du théâtre et y consacrent des sommes qui paraîtraient exagérées. Il n'est pas rare de payer un fauteuil d'orchestre 100 dollars aux représentations à bénéfices. Les meilleures troupes du monde y passent et ne sont pas sûres d'y être bien accueillies, tant le Cubain est difficile!

De l'Opéra passer aux églises, il n'y a qu'un pas, étant donné le côté théâtral du culte à la Havane. On va à l'église, comme on va à l'Opéra, certains jours et certaines heures, quand les cloches sonnent leur appel populaire "Tan, tan, tan, tan, Juanica la viega no tiene futan.—Tan, tan, tan, tan Jeanneton la vieille, n'a pas de jupon!" Les femmes se mettent en grande toilette et se font suivre d'un négrillon qui porte le prie-Dieu et le missel. Parfois elles prient à l'église; toujours elles y flirtent.

La semaine sainte, à la Havane, a une couleur toute particulière. Le jeudi à dix heures, un coup de canon part de la forteresse du Morro. Instantanément la ville devient une ville muette, une ville morte. Pas un bruit, pas un cri, pas une voiture, pas une gamme. Seul, dans les rues, le pas cadencé des soldats que, compagnie par compagnie, on mène aux offices. Le samedi, à dix heures, autre coup de canon du

Morro. Comme la Valkyrie au contact de l'épée de Siegfried, la ville se réveille. Une immense clameur retentit. Les cloches sonnent à toute volée. Les jeunes filles, à leur piano—et il y en a vingt mille à la Havane!—jouent la marche royale. Les cochers galopent leurs chevaux en jurant vociférant plus encore que d'habitude: n'ont-ils pas les économies de quarante-huit heures de silence à dépenser. Et, ce qui est moins drôle, une fusillade générale éclate—fusillade à blanc, en principe, bien entendu, car, en réalité certains n'hésitent pas à glisser une balle dans le canon de leurs fusils, à supprimer quelque individu gênant, quitte à mettre le tout sur le compte d'un accident! L'on se rend en foule à l'église pour assister à l'office divin des ténèbres, entendre surtout le sermon des *Siete palabras* (six paroles) sermon qui dure trois heures. La sixième parole vient d'être proférée: le Christ a rendu le dernier soupir. C'est un effroyable tumulte qui éclate alors dans la sacristie, symbolisant le tremblement de terre qui, sur le Golgotha, accompagne la mort de Jésus. Les femmes crient pleurent, se trouvent mal. Pick-pockets de cœurs, ou pick-pockets de bourses, les hommes se précipitent pour leur porter secours. La scène est inénarrable.

Dans un pays d'origine espagnole, il ne peut y avoir de cérémonie religieuse sans "abomination" de chiens de Juifs "*perros de judaios*". Cette abomination nous reporte aux plus beaux jours de Torquemada. Dans toutes les maisons, les enfants fabriquent des manequins en osier représentant des Juifs, et y mettent le feu. L'œuvre de feu consommée, on processionne pour purifier l'air. D'une église part la Vierge du Bonsecours "*nuestra senora de los Remedios*"; de l'autre, l'Enfant Jésus. Les deux cortèges doivent se trouver à heure fixe, à endroit indiqué. Un des cortèges arrive-t-il en retard? l'autre l'injurie. Deux exclamations éclatent où l'on fait entrer—et en quels termes!—la Vierge et l'Enfant Jésus! C'est à qui aura le plus beau cortège, la plus belle statue. Jalousie de paroisses!

Quelques croquis au hasard des rues.

La vieille ville. Une petite place. Des femmes y dansent. Elles s'en donnent à cœur-joie, stimulées par d'agiles castagnettes, une guitare aigre, un tambourin crevé. Olé, olé! c'est la danse violente du *tango* la *habanera* voluptueuse et lente. Des hommes qui passent se mêlent